



Centenaire de la mort de Charles de Foucauld

13 novembre 2015 – 1^{er} décembre 2016

<http://centenaire.charlesdefoucauld.org>

4

PRIER AVEC CHARLES





Mon Dieu, si vous existez, faites que je vous connaisse !



Parler de la prière de quelqu'un est toujours délicat : c'est vouloir essayer de pénétrer dans l'intimité la plus profonde de son âme, là où la personne essaie de se rapprocher du cœur de Dieu, de se mettre en dialogue avec lui.

En ce qui concerne Charles de Foucauld, il faudrait pouvoir dire quelques mots sur la façon dont ses parents, dans sa petite enfance, lui ont appris à prier. Qu'en est-il resté ? Nous savons ensuite, selon ce qu'il dit lui-même, qu'à 15 ans il perd la foi. Il y a donc les longues années sans croyance apparente jusqu'à ce jour d'octobre 1888 où il entre dans le confessionnal de l'abbé Huvelin dans l'église Saint-Augustin à Paris.

C'est au terme d'une recherche, d'une quête d'absolu qui a commencé pendant son exploration au Maroc (1883-1884) durant laquelle il va être frappé de voir comment vivent et pratiquent la prière les

populations marocaines musulmanes, qu'il va regarder et écouter durant ses longs mois de marche et d'exploration. Il dira même avoir été tenté par la religion musulmane.

Alors durant ces mois et ceux qui vont suivre jaillira cette première prière de son cœur :



« Mon Dieu, si vous existez, faites que je vous connaisse ! »

Cette simple prière, comme un appel, avait dû creuser un long sillon en lui pour qu'il réponde positivement à l'injonction de l'abbé Huvelin en ce soir de fin octobre : « Confessez-vous ! » Alors il retrouve les réflexes de son enfance, se met à genoux, puis va communier à la messe qui suit. Charles de Foucauld était à jeun...

Cette rencontre avec Jésus dans le sacrement de Réconciliation et de l'Eucharistie va changer sa vie. Il vient en effet de retrouver **quelqu'un** qu'il a hâte

de mieux connaître en vérité. Et alors va commencer une quête qui ne finira pas, parce qu'il s'agit d'**un amour qui va embraser toute sa vie**, tous les instants de sa vie à travers l'Eucharistie (il participe chaque jour à la Messe) et le pain de la Parole de Dieu.

Mais cet amour passionné ne va pas l'enfermer sur lui-même : sa prière va s'ouvrir aux dimensions de l'humanité toute sauvée par le sang de Jésus. En effet désormais il fera souvent l'invocation suivante : «

Mon Dieu, faites que tous les humains aillent au ciel ! » On ne se sauve jamais seul.

Alors commence une longue histoire, une histoire d'amour, qui se terminera au soir du 1er décembre 1916. Si on a moins de textes de la période de la Trappe où il suit une vie régulière de moine :

« **Besoin de recueillement, de silence, d'être aux pieds du Bon Dieu, et le regarder presque en silence** » (1892), c'est, à Akbès en Syrie, que le frère Marie-Albéric va découvrir le monde des pauvres qui sont ses frères et que va se creuser en lui la méditation sur la phrase de Jésus : « **Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites** », en même temps que le désir de se faire proche d'eux. Il le fera à sa façon à Nazareth quelques années plus tard, mais surtout à Béni-Abbès et à Tamanrasset.

Ainsi, à Nazareth, dans sa soif de l'imitation de « **son bien-aimé frère et Seigneur Jésus** » sa vie de prière va se laisser modeler par ses méditations sur l'Évangile qu'il fera chaque jour et le plus

souvent par écrit. En plus des longs temps silencieux aux pieds de l'Eucharistie, il va en effet exprimer sa prière de louange ou de demande à travers la méditation écrite de la parole de Dieu, naïve parfois et pas très rigoureuse aux yeux des exégètes, mais pleine d'amour ; et pour lui l'amour a pour effet premier l'imitation.



A partir de 1901, quand il est devenu prêtre, c'est à travers l'offrande du Corps et du Sang du Christ qu'il fera passer sa prière : «

Ce divin banquet dont je devenais le ministre, il fallait le présenter non aux frères, aux parents, aux voisins riches, mais aux plus boiteux, aux plus aveugles, aux plus pauvres, aux âmes les plus abandonnées manquant le plus de prêtres... »

A Tamanrasset, quand, seul, il ne peut pas célébrer, il dira : « **Il y a, même sans messe quotidienne le très saint Sacrement, la prière régulière, les longues adorations, pour moi grand silence et grand recueillement : grâces pour tout le pays sur lequel rayonne la sainte hostie** ».

« **L'Eucharistie, c'est Dieu avec nous, c'est Dieu en nous, c'est Dieu se donnant perpétuellement à nous, à aimer, adorer, embrasser et posséder.** » (1903)

Mais quand il a enfin l'autorisation de célébrer seul, il n'aura pas celle de garder la présence eucharistique.

Au Hoggar, spécialement à l'Assekrem, il n'est certes pas insensible à la beauté de la nature, même s'il en parle peu : « **J'ai peine à détacher mes yeux de cette vue admirable, dont la beauté et l'impression d'infini approchent tant du Créateur, en même temps sa solitude et son aspect sauvage montrent combien on est seul avec Lui...** » (1911)

Au soir du 1er décembre 1916 on ignore quelle prière embrasait le cœur de Charles de Foucauld ou quelle détresse l'emplissait. Peut-être gardait-il en mémoire les lignes qu'il avait écrites quelques heures plus tôt à un ami : « **Quand on peut souffrir et aimer, on peut beaucoup, on peut le plus qu'on puisse en ce monde : on sent qu'on souffre, on ne sent pas toujours qu'on aime et c'est**



une grande souffrance de plus ! Mais on sait qu'on voudrait aimer, et vouloir aimer c'est aimer. On trouve qu'on n'aime pas assez ; comme c'est vrai, on n'aimera jamais assez, mais le bon Dieu qui sait de

quelle boue Il nous a pétris et qui nous aime bien plus qu'une mère ne peut aimer son enfant, nous a dit, Lui qui ne ment pas, qu'Il ne repousserait pas celui qui vient à Lui.»

Et n'avait-il pas écrit quelques années plus tôt : « **Pense que tu dois mourir martyr, dépouillé de tout, étendu à**

terre, nu, méconnaissable, couvert de sang et de blessures, violemment et douloureusement tué... et désire que ce soit aujourd'hui ! » (1897)

Ce jour même du 1er décembre 1916,



il avait écrit :

« Notre anéantissement est le moyen le plus puissant que nous ayons de nous unir à Jésus et de faire du bien aux âmes. »

Armand Garin
Petit Frère de Jésus